

## LE NATUREL

Claire Lucques  
Paris, France :

Le musicologue Claude Ollivier définit le *naturel* comme une «spontanéité presque naïve». La fine référence à la nature et la subtilité du *presque* font goûter la contradiction interne qui caractérise le sujet que nous voudrions traiter succinctement ici.

Disons d'abord que le naturel est une notion essentiellement dynamique, qu'il s'agit évidemment de la nature humaine, que la nature physique est son milieu vital et que ce milieu est si varié que l'*animal sans instincts* qu'est l'homme doit recourir à des activités innombrables, tantôt souples, tantôt agressives. Les modes de ces activités, c'est-à-dire les pratiques du savoir-faire, se transmettent, se transforment, se développent au cours de l'histoire. Leur ensemble, dans les différents domaines, forme les civilisations, et nous savons que «les civilisations sont mortelles». (L'historien Henri-Irénée Marrou nous a appris *pourquoi* les civilisations sont mortelles.) Or, aux coutumes de leurs civilisations, les individus humains se plient avec plus ou moins d'aisance.

En un mot, le naturel n'est pas donné, mais il joue sur le donné. Et il faut dire que le donné social est essentiel. Aussi le naturel est-il affaire d'appréciation. Comment le naturel est-il apprécié, par qui, et quand? Pour répondre, il convient de porter l'examen dans quelques domaines:

1. Les «grandes personnes» sont un public important pour le petit d'homme. Quand, dans la prise de conscience de sa personnalité, il essaie de «se faire remarquer», l'observateur voit qu'il manque de naturel: ses gestes sont apprêtés, il peut même être un faux sauvage... Devant qui sera-t-il naturel? Devant qui sera-t-il si bien en rapport avec ses vrais moyens que sa démarche, même maladroite, plaira au regard de ceux qui l'aiment vraiment, qui lui font confiance... sans être complices, dirait René Le Senne? Grâce à eux, et par l'émulation dans la camaraderie, surtout sportive, nous avons acquis la maîtrise de nos membres, de leurs jointures, la liberté et l'aisance des gestes...

2. Et voici que nous abordons l'adolescence pour examiner les comportements quotidiens. Il est remarquable que les livres traitant de *politesse* ne restent pas sur les rayons des bibliothèques scolaires! C'est sans doute faire confiance en la vie que de vouloir connaître les règles des usages qui nous mettront à l'aise: nous pourrons alors en jouer... et aussi y contrevenir! Connaître, par exemple, les formules agréées pour les fins de lettre donne de l'assurance et permet de les adapter sans mensonge au type de relation avec le correspondant: le sentiment d'aisance retentit sur l'ensemble de l'écrit. Nous avons tous un jour été hérissés en étant l'objet d'une obéissance

formelle aux règles de politesse: sous le manque de naturel, le mensonge éclatait! Mais nous sommes sensibles à la commodité de leur usage par des indifférents: c'est le niveau où la politesse facilite tous les rapports humains, et il est difficile de dire mieux que La Bruyère: «Il me semble que l'esprit de la politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.» Certes la politesse est de l'ordre de l'art et certains y sont plus doués que d'autres; mais tous nous avons à faire notre apprentissage, et il y faut l'entraînement qui peut établir une *mentalité*, car l'occasion est très souvent imprévisible, et le bagage ordinaire est insuffisant pour y faire face. Et, de nos jours où les voyages sont intercontinentaux, quel savoir et quelle retenue nous sont demandés pour agréer des usages si différents de ceux auxquels nous sommes habitués, comme par exemple le sourire oriental qui exprime la désolation! Mais nous agréons les gestes d'obligeance, les égards. Et nous apprécions les rencontres, même anonymes, grâce auxquelles nous nous sommes sentis naturels.

3. Pour ce qui est du naturel dans l'art, nous voulons passer quelques instants avec les danseuses de Paul Valéry. Avant même qu'apparaisse Athikté, la reine du chœur, les convives disaient de chacune d'elles: «Elle est délicieusement dure et inexprimablement souple», «qu'elle est juste, que son oreille est merveilleusement liée à la cheville: monstre de souplesse!» Puis le médecin Eryximaque dira d'Athikté: «Elle marche avec naturel sur le sommet qu'elle a atteint; cette seconde nature est ce qu'il y a de plus éloigné de la première, mais il faut qu'elle lui ressemble à s'y méprendre. [...] Elle semble énumérer en pièces d'or pur ce que nous dépensons distraitemment en vulgaire monnaie de pas quand nous marchons à toute fin.» Et si nous, lecteurs, nous posons une fois de plus la question: comment le naturel est-il apprécié? Il faut entendre Socrate *s'émerveiller*: «Comme nos âmes sont pareilles, ô mes amis, devant ce prestige qui est égal et entier pour chacune d'elles, comme elles boivent ensemble ce qui est beau.» Et le médecin peut ajouter: «Son être assume une majesté qui était confuse en nous tous.»

4. Pour ménager une transition avant notre dernier point, ne faut-il pas dire combien il faut de soin, de délicatesse et d'amour pour trouver le ton juste qui rend naturels les rapports les plus délicats sinon les plus difficiles, et nous songeons aux lettres d'Emmanuel Mounier à ses parents durant la Résistance (avril 1943). Celle à sa mère contient tout l'esprit de la très longue lettre à son père, écrite peu avant:

Tu voudrais bien d'une affection qui fût toute aisance et spontanéité, qui fût une grâce perpétuelle de fraîcheur et de facilité. Nous le voudrions tous. Mais ce n'est pas de ce monde. Aussi bien ne faut-il pas attacher de valeur péjorative à ce qui est de ce monde: les approches laborieuses, les détours nécessaires, les explications et le demi-échec permanent qui accompagnent toute cause un peu haut placée. Il faut refréner les peurs qui s'attachent à ces nécessités – peur de gêner,

peur de peiner, peur d'aborder, peur d'expliquer – et qui compliquent inutilement ce qui n'est pas si compliqué que cela et qui nous font même mal là où il n'y aurait pas lieu d'avoir mal, de même que les peurs d'une main profane sur une chair sensible font plus mal que les gestes décidés du médecin.

5. La vie morale? Les Anciens mettaient l'*amitié* au rang des vertus. Certes elle donne, avec souplesse, du tonus aux vertus; mais elle est essentiellement un sentiment à cultiver et à révéler s'il faut que le naturel qu'elle donne à nos relations humaines ne tombe pas dans le sans-gêne qui lui serait mortel. Il importe aussi de préserver la gratuité qui imprègne tous les échanges d'une véritable amitié.

A l'autre bout de la chaîne, comment ne pas donner notre attention à la non-violence active? Pour cultiver la vertu de justice, elle inspire des actes commandant de haut la morale déjà établie. Quand la non-acceptation héroïque de l'injustice réclame la désobéissance civique, nous avons affaire au *sublime* que Kant caractérise comme l'au-delà de la morale. Cette difficile pratique offre un *naturel* qui est le dépassement de la nature humaine considérée comme ce qui est le plus courant. Elle exige de profondes préparations, une vraie maîtrise du temps, surmontant la bestialité du réflexe de vengeance. Elle s'appuie en effet sur des valeurs: grande patience, discipline, courage, prévision *sans haine* des punitions que l'on encourt; et la compétente organisation des retombées économiques internationales. César Chavez donnait le plus grand soin à préparer les grèves des ouvriers agricoles, et prévoyait tout le réseau des conséquences sur le plan international. L'action non violente réclame des années d'entraînement: préparation des esprits par des actions limitées d'abord, et il donnait une grande importance à la *négociation préalable*. L'action doit correspondre exactement à la situation donnée, mais il se savait disciple de Gandhi et de Martin Luther King. Comme Kagawa, au Japon, et notre Jean Gross, il avait le plus grand souci du salut de l'adversaire: «Propriétaires et ouvriers ne sont pas des blocs séparés, mais il y a entre les deux une interrelation organique: car ils sont des hommes.»

Ces actions, qui sont le paroxysme de l'énergie tendue vers le bien, ont le pouvoir d'activer secrètement notre adhésion admirative pour ce *naturel de dépassement*.

Faudra-t-il toujours l'émerveillement pour apprendre que nous ne sommes pas humanisés en venant au monde? Or, s'émerveiller c'est être porté vers les héros, les actes et les paroles qui désignent le niveau de civilisation qui nous sera naturel.